

MARIE L'OUVRIÈRE

DRAME EN UN ACTE

MÉLÉ DE CHANT

R. PAR

MM. ÉDOUARD SCHEIDIG ET ADOLPHE POUJOL

Bénissez ceux qui font des imprécations contre vous et priez pour ceux qui vous calomnient.

S. LUC, chap. VI, verset 28.

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE DES ENFANTS
ET SUR LE THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES (COMTE)



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE CH. FOURAUT

47, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 47

DISTRIBUTION DES ROLES

Gymnase

LA BARONNE DE LUCEVAL.....	M ^{lles}	OLYMPE.
AGATHE, sa filleule.....		CAROLINE.
MARIE, couturière.....		ADOLPHINE.
JUSTINE, fleuriste.....		ALPHONSINE.



Théâtre Comte

LA BARONNE DE LUCEVAL.....	M ^{lles}	BLONVAL.
AGATHE.....		ALPHONSINE.
MARIE.....	{	OSCARINE.
		HENRIETTE.
JUSTINE.....	{	ANAÏS.
		VICTOIRE.

La scène se passe à Paris, sous l'Empire, en 1806.

MARIE L'OUVRIÈRE

Une petite chambre, au fond de l'appartement de madame de Luceval, porte au fond. A gauche, au deuxième plan, cheminée et pendule; au troisième plan, porte. A droite, au deuxième plan, un secrétaire. Sur le devant de la scène, une table à ouvrage, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, seule; elle travaille à une robe de bal.

Je crains de n'avoir pas fini cette robe pour huit heures... Ce ne sera pas ma faute... Hier seulement madame de Luceval a consenti à donner un bal pour célébrer la fête de sa filleule; mon travail m'a fait oublier que ce soir même, à neuf heures, va se dévoiler à mes yeux un secret qui peut avoir une grande influence

sur ma destinée... A moi, pauvre ouvrière, vivant presque des bienfaits d'une grande dame... Oh! ma mère! que renferme donc cette cassette mystérieuse! Bientôt je le saurai... Ne pensons qu'à mon ouvrage... Si Justine apportait la couronne de fleurs! je la prierais de m'aider... Mais elle est tellement étourdie et bavarde, qu'elle serait plutôt capable de me retarder... C'est dommage qu'avec un cœur si bon, elle ait cette vilaine habitude de parler à tort et à travers. Je ne connais pas une fleuriste plus extravagante ni plus gaie... J'entends chanter... je devine!...

SCÈNE II

MARIE, JUSTINE, un carton à la main.

JUSTINE.

AIR de la *Galope*.

Toujours en train,
Fredonnant un refrain,

Gaiement passant la vie ;
Sur mon chemin,
Le soir ou le matin,
Je chasse le chagrin.

S'il pleut au moment
Où je n'ai pas mon parapluie,
J'm'essuie en chantant,
Et puis j'arpente bravement.

Lorsque dans les froids
Je me sens la main engourdie,
Je sais, chaque fois,
Par mon souffle échauffer mes doigts.
Toujours en train, etc.

Aussi, pour mon cœur,
Le spectacle, c'est un délire ;
Mais le spectateur
Souvent m'amuse autant qu'l'acteur.

J'adore le bal,
D'abord pour danser... et pour rire
D'un original,
Ou d'un fat à l'air glacial...
Toujours en train, etc.

Braves gens, écoutez ma voix,
Vous qui voulez bien vivre,

Sachez suivre
 Mes sages lois,
 Car on n' vit pas deux fois.

Toujours en train,
 Fredonnant un refrain,
 Gaîment passant la vie.
 Sur vot' chemin,
 Le soir ou le matin,
 Repoussez le chagrin.

(Elle pose le carton sur une chaise, s'avance vers Marie pour l'embrasser, puis s'arrête.)

Que signifie cet air soucieux? est-ce ainsi qu'on reçoit une amie! voulez-vous bien me quitter tout de suite ce visage sombre et m'en prendre un autre... Allons, faites une risette à votre Justine, et elle vous embrassera...

MARIE, souriant.

Toujours folle !...

JUSTINE, l'embrassant.

C'est pas malheureux! Maintenant conte-moi ton gros chagrin, et je te repasserai de mon baume consolateur.

MARIE.

La robe de mademoiselle Agathe n'est pas terminée.

JUSTINE, avec une grande volubilité.

N'est-ce que ça qui te chiffonne; attends, attends, ma fille, je vais t'aider... à nous deux, il faudra bien que nous arrivions à bout... et puis, si elle n'est pas finie, ma foi, tant pis! cette belle mam'zelle Agathe dansera avec une vieille robe. Ah! ah! ah! ah! sera-t-elle vexée! Dieu de Dieu! ça m'amusera-t-il de voir sa figure longue comme une aune et demie... D'abord, je ne l'aime pas, ta mam'zelle Agathe... elle a toujours quelque chose de désagréable à te lancer... c'est une jalouse, une vaniteuse, une chipie, une...

MARIE.

Silence! La voici.

t.

SCÈNE III

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, avec arrogance.

Je viens chercher ma robe, puisque vous ne me l'apportez pas.

MARIE.

Soyez persuadée que je mets tout le zèle possible à la finir.

AGATHE.

Vous mentez !

JUSTINE, à part.

L'insolente !

AGATHE.

Si vous aviez voulu, je pourrais déjà voir quel effet produit ma toilette, et jouir d'avance de mon triomphe... (Frappant du pied.) Dépêchez-vous donc, ou je sens que je vais avoir une attaque de nerfs.

JUSTINE, à part.

Pauv' petite !

MARIE.

Mademoiselle, prenez patience.

JUSTINE, à part.

Un mouton ne répondrait pas mieux.

AGATHE.

De la patience ! Dieu merci, j'en ai... Ma marraine vous avait donné ordre de terminer bien vite ma robe... Ah ! vous n'êtes guère reconnaissante à son égard.

JUSTINE, à part.

J'ai une envie de lui river son clou !

MARIE.

Ma reconnaissance pour madame de Luceval est sans bornes, et...

AGATHE, l'interrompant.

Assez !... nous savons qu'auprès de ma marraine vous affectez un dévouement...

MARIE.

Moi! une hypocrite ?

AGATHE.

Hypocrite, oui, vous avez trouvé le mot... Depuis longtemps j'avais besoin de vous dire en face ce que je pense sur votre compte... Madame de Luceval a bien tort de prodiguer ses bienfaits à toute sorte de gens.

MARIE, les larmes aux yeux.

De grâce, épargnez-moi, ou je n'aurai pas la force de travailler.

JUSTINE, à part.

Je n'y tiens plus... il faut que je lui donne son paquet. (Haut.) Mam'zelle Agathe, votre conduite est indigne!

AGATHE.

Ah! par exemple! Je vous ordonne de vous taire.

JUSTINE, avec volubilité.

Me taire!... Et c'est à Justine que vous impo-

sez silence... Mais on empêcherait plutôt la rivière de couler, la terre de tourner, les étoiles de briller, que d'arrêter sa langue, surtout lorsqu'on insulte son amie... Tu as beau me faire signe, Marie, je parlerais en dépit du Grand Turc... car je suis montée sur mes grands chevaux. Oui, je parlerai jusqu'à demain, et même toujours. Mam'zelle Agathe, sans avoir l'air de rien, il y a longtemps que je vous ai devinée... Votre robe n'est qu'un prétexte de plus pour accabler l'orpheline, dont vous êtes jalouse... Oui, vous êtes jalouse de Marie, une pauvre fille!...

AGATHE, avec dédain.

Moi ! jalouse d'une ouvrière...

JUSTINE.

Il est vrai qu'elle mérite votre mépris...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

El' ne sait pas d'abord, à sa toilette,
Passer un temps pour elle précieux ;
Dans un miroir, sa figure coquette,
A tous moments n'attire pas ses yeux ;

Elle ne sait pas (oh ! c'est impardonnable !)
 Sur un piano taper à son loisir...
 C'est pour cela, daignez en convenir,
 Qu'à vos yeux elle est méprisable !
 En effet, elle est méprisable !

MARIA, la prenant par le bras.

Tais-toi, je t'en supplie !

JUSTINE, continuant

Elle saurait, pour une bienfaitrice,
 Qui la regarde ici comme un enfant,
 De tous ses jours faire le sacrifice...
 Oui, Dieu créa son cœur reconnaissant.
 Elle ne sait (car elle est si coupable !)
 Sur vos discours que se taire et gémir...
 C'est pour cela, daignez en convenir,
 Qu'à vos yeux elle est méprisable !
 En effet, elle est méprisable !

AGATHE, furieuse.

J'ai peine à me contenir ; être insultée de
 cette manière dans la maison de ma marraine,
 par celles à qui nous faisons la charité ! Oh !
 c'en est trop ! je vais tout raconter à madame

de Luceval... Et bientôt, j'espère, vous serez chassées!... (Elle se dispose à sortir, puis revenant.) Entendez-vous? chassées! (Elle sort.)

SCÈNE IV

MARIE, JUSTINE.

MARIE.

Ta vivacité t'emporte toujours trop loin.

JUSTINE.

Ah ! je ne puis retenir ce que je pense ; il faut que ça parte, ou ça m'étoufferait.

MARIE

Viens donc m'aider...

JUSTINE.

Si je fais un point, c'est bien à cause de toi.
(Elle prend une chaise et travaille à la robe.)

MARIE.

Je frémis en pensant aux menaces de mademoiselle Agathe... Chassées! a-t-elle dit.

JUSTINE.

Eh bien! tu viendras chez nous! Tu connais l'amitié que te porte ma mère; nous partagerons toujours avec toi le peu que nous possédons.

MARIE, lui pressant la main.

Excellente amie! Mais ne plus voir madame de Luceval!

JUSTINE.

Alors, nous irons la trouver... je lui ouvrirai les yeux sur le compte de cette mijaurée... Quand je m'y mets, tu le sais, je ne resserre pas ma langue dans ma poche.

MARIE.

Mademoiselle Agathe est la filleule, la fille adoptive de madame de Luceval; supporter avec résignation ses reproches, c'est donner une preuve de ma reconnaissance à ma bienfaitrice,

et je veux saisir les moindres occasions de lui témoigner ma tendresse. Si tu savais combien je l'aime! et quand je vois cette expression de mélancolie qui parfois se peint sur son visage, je partage son chagrin sans le connaître, et mon vœu le plus cher serait de la consoler.

JUSTINE.

En voilà une fameuse pâte de femme !... As-tu du fil en quatre ? (Marie se lève pour chercher le fil, Justine la suit.) Il est de ces choses que le cœur n'oublie jamais... Après la mort de ta mère, il y a un an, le hasard te met en rapport avec madame de Luceval, arrivant de province. Elle s'intéresse à toi; puis, appréciant ton amour pour le travail et toutes tes bonnes qualités, elle t'offre deux petites chambres dans son appartement et veille sur toi avec tous les soins d'une mère... Si elle te fait travailler, c'est pour donner un prétexte à ses bienfaits... Mam'zelle Agathe craint que tu ne finisses par l'emporter sur elle dans l'esprit de sa marraine; elle est méchante.

MARIE.

Oh ! silence. Rappelons-nous les paroles de Notre-Seigneur : Bénissez ceux qui font des imprécations contre vous, et priez pour ceux qui vous calomnient. — J'obéis aux dernières volontés de ma pauvre mère ; il me semble encore la voir tourner son regard d'amour vers moi et me dire d'une voix presque éteinte.

AIR de Fr. Julien.

Sois vertueuse, douce et bonne,
Conserve bien la paix du cœur ;
Aux pauvres fais souvent l'aumône,
Console toujours le malheur ;
Et s'il arrivait que l'envie
Cherchât un jour à te flétrir,
Par la pureté de ta vie,
Force-la, ma fille, à rougir...
Puis, à ces mots, sa voix s'altère,
Un mortel frisson la saisit,
Pour la dernière fois, ma mère,
Ma mère
Étend ses bras et me bénit !

JUSTINE.

Tiens ! voilà que je pleure, moi qui n'aime qu'à rire. Cette brave et digne Geneviève, avant de quitter la terre, te parla aussi d'un coffre mystérieux renfermé dans ce secrétaire.

MARIE.

Ma mère m'a fait jurer de n'ouvrir ce coffre qu'à l'âge de seize ans... Cette promesse a été sacrée pour moi... Ce soir, à neuf heures, sonnera ma seizième année. (Marie va se rasseoir et travaille à la robe.)

JUSTINE.

Quelle singulière idée a eue ta mère !... c'est comme un secret de roman ou de mélodrame... Que diable peut renfermer une toute petite boîte ? Un trésor, peut-être ?

MARIE.

Encore des chimères !

JUSTINE.

C'est la nourriture des pauvres gens... Je suis sûre qu'un sort brillant t'est réservé... Première

preuve : quand je te tire les cartes, l'as de trèfle sort toujours. Moi, je ne peux jamais l'avoir, ce coquin d'as de trèfle... Deuxième preuve : quoique fille d'une couturière, t'as reçu une éducation au-dessus de ton état ; tu parles aussi bien qu'un maroquin doré sur tranches... Pour moi, je n'ai pas besoin d'autre science que celle des fleurs... Elles me tiennent lieu de livres et d'écriture : chaque fleur représente un mot, une idée... En Turquie, m'a-t-on dit, mesdames les Turquoises ne s'écrivent qu'avec des bouquets... Oh ! les fleurs ! les fleurs ! quoi de plus beau ! et combien, nous autres femmes, nous devons les aimer !

AIR : Et plus d'un maréchal de France.

Ne sommes-nous pas leur image,
Et n'avons-nous pas leur fraîcheur ?
Je raffole de leur langage
Rempli de grâce et de douceur...

MARIE.

Moi, je regrette de bon cœur,
Quand je t'écoute et te regarde,

Que leur langage soit muet :
Car je prendrais la plus bavarde,
Pour te composer un bouquet;
Je t'offrirais la plus bavarde,
A ta fête, pour ton bouquet. (Bis.)

JUSTINE.

Tu as raison... On vient ; c'est madame de Luceval.

MARIE.

Sa présence produit sur moi un effet... (Justine se rassied et paraît abattre beaucoup d'ouvrage.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE LUCEVAL.

MADAME DE LUCEVAL.

Eh bien, Marie, la robe avance-t-elle ?

MARIE.

Nous la finissons, madame. (A part.) Dans son

regard, au lieu de colère, je ne vois que de la tristesse. (Marie et Justine redoublent de vitesse.)

MADAME DE LUCEVAL, à part, considérant Marie.

Tout à l'heure encore, Agathe cherchait à me prévenir contre cette jeune fille, si douce, si bonne... Je ne dois pas supporter plus longtemps l'orgueil et la jalousie de ma filleule... un moyen tout simple se présente... Oui, c'est cela, je satisfais aussi le vœu de mon cœur. (Marie et Justine se lèvent.)

MARIE, posant la robe sur une chaise.

Voici la robe...

MADAME DE LUCEVAL.

A merveille! Maintenant, Marie, tu vas t'occuper de ta toilette... car je t'invite à mon bal... Et vous aussi, Justine.

MARIE ET JUSTINE.

Nous ?...

MADAME DE LUCEVAL.

Oui, toutes deux !...

JUSTINE, sautant.

Quoi ! vraiment, madame, c'est pas une farce ?
vot' parole d'honneur...

MARIE, bas à Justine.

Tu perds la tête...

JUSTINE.

Pardon, madame, c'est qu'il y a de quoi de-
venir folle d'aller à un bal où l'on danse. (Bas à
Marie.) C'est ton as de trèfle qui nous vaut ça.

MARIE, bas à Justine.

Tais-toi donc. (Haut.) Madame, je n'ose accep-
ter votre invitation, ne connaissant ni le monde
ni ses usages...

JUSTINE, bas à Marie, qu'elle tire par sa robe.

Eh ! pardi, on fait connaissance avec eux.

MADAME DE LUCEVAL.

Ce bal est sans cérémonie... D'ailleurs, la

modestie est la plus belle parure d'une jeune fille.

JUSTINE.

D'abord, je ne connais rien de plus malhonnête que de refuser un bal.

SCÈNE VI

LES MÊMES; AGATHE, une bourse à la main.

MADAME DE LUCEVAL, à part.

Agathe! elle vient à propos. (Haut.) Agathe, tu vas te joindre à moi pour déterminer Marie à venir à notre soirée...

AGATHE, au comble de l'étonnement.

Comment, marraine, vous...

JUSTINE, l'interrompant.

Mais-z-oui, et si vous voulez, nous ferons vis-à-vis... (Bas à Marie.) Elle bisque...

AGATHE.

Madame la baronne de Luceval recevrait des ouvrières? Je ne puis le croire...

MADAME DE LUCEVAL.

Des ouvrières, dites-vous! Mais au lieu d'obéir aux préjugés des sots, au lieu de les mépriser, ces ouvrières, il faudrait plutôt admirer celles qui, pour gagner le strict nécessaire, consomment dans un travail opiniâtre le jour et quelquefois la nuit, tandis que vous, demoiselles soi-disant comme il faut, passez trop souvent votre existence dans les plaisirs et l'oïveté.

JUSTINE, à part.

Fameux!...

MADAME DE LUCEVAL.

Mais, Agathe, quel sont vos droits pour montrer de l'arrogance?... Restée orpheline en bas âge, vous devez tout à ma pitié : cette éducation brillante qui jette aujourd'hui des fruits si amers... ce luxe qui vous entoure... Ah! c'est

oublier mes bienfaits que d'oublier votre origine... Vos parents qu'étaient-ils? De simples artisans.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Oui, de leurs mains, travaillant sans relâche,
 Pour assurer un jour votre bonheur,
 Ils ont usé dans cette noble tâche,
 Une existence éteinte avec honneur.
 Si dans la tombe il leur fallut descendre,
 Sachez, au moins, respecter leur cercueil!
 Ils sont en paix... n'éveillez pas leur cendre,
 Qu'insulterait votre coupable orgueil. *(Bis.)*

JUSTINE, à part.

C'est fièrement tapé.

AGATHE, à part.

Suis-je humiliée!

MADAME DE LUCEVAL.

Pourquoi êtes-vous venue? dans l'espoir, sans doute, que j'adresserais des reproches à Marie.

JUSTINE, à part.

A-t-elle l'air penaude!

AGATHE , balbutiant , et montrant la bourse.

Marraine , je vous apportais une bourse que madame de Jussieu a oubliée dans le salon... J'ai pensé que vous la feriez reporter tout de suite.

MADAME DE LUCEVAL ,

Prétexte ! Vous saviez que cette dame doit être partie pour sa campagne. Mais donnez-moi cette bourse. (Agathe la lui donne.) Une bourse noire !... Quelle ressemblance extraordinaire ! La même broderie , jusqu'à cette garniture si simple... Hélas ! il faudra la rendre... (Elle porte la bourse à ses lèvres.)

MARIE , qui s'est approchée de madame de Luceval.

Qu'ai-je entendu ! elle embrasse la bourse avec transport !

Quatuor. Musique de M. Frédéric Julien.

MADAME DE LUCEVAL , à part.

Quel souvenir en moi cette bourse retrace !
Souvenir de bonheur et souvenir affreux...

Souvenir palpitant que jamais rien n'efface...

(Elle porte de nouveau la bourse à ses lèvres.)

Qu'ai-je donc?... tout à coup s'obscurcissent mes yeux.

(Marie et Agathe soutiennent madame de Luceval. Justine apporte une chaise où on l'assied. La bourse s'échappe de ses mains et tombe à terre.)

AGATHE, MARIE et JUSTINE ensemble.

Grand Dieu ! quelle pâleur mortelle
Couvre ses traits soudain ;
Elle se trouble, elle chancelle...

(Agathe sort un flacon de sa poitrine, se met à genoux devant madame de Luceval, lui fait respirer les sels, et dit, parlé) :

Marraine ! (Elle se relève.)

AGATHE, MARIE, JUSTINE, ensemble.

Nous l'appelons en vain,
Nous l'appelons en vain !

JUSTINE, s'avançant sur le devant de la scène.

Quel est donc le mystère
Qui déchire son sein ?

Jamais, sa peine amère
 Aura-t-elle une fin ?
 Mon Dieu, je t'en supplie !
 Oh ! rends-lui le bonheur :
 Prends, s'il le faut, ma vie,
 Je l'offre de bon cœur ;
 Oui, je t'offre ma vie,
 Mais rends-lui le bonheur.

(Elle retourne vers madame de Luceval, et voit la bourse à ses pieds.)

La bourse... Quelle idée!... en ce moment,
 personne ne me voit... (Elle la ramasse avec effusion.)
 Je la tiens. (Elle la met dans sa poche.)

AGATHE, à part, l'apercevant.

En croirai-je mes yeux !
 Les voilà donc ces gens à qui l'on s'abandonne...
 Ainsi que le serpent, dont le dard venimeux
 Empoisonne le sein qui l'échauffe et l'abrite,
 Ces monstres, par le vol !!! payent tous nos bienfaits!

JUSTINE, montrant madame de Luceval.

Silence! elle revient... oui, son cœur bat plus vite...

MADAME DE LUCEVAL, ouvrant les yeux.

Où suis-je ?

AGATHE.

C'est nous !

MADAME DE LUCEVAL, aux jeunes filles

Ah ! je reconnais vos traits !

(Avec mélancolie.)

Toujours, toujours de la tristesse,
Toujours un cruel souvenir !
O toi, que j'appelle sans cesse,
Toi ! pourras-tu jamais venir ?

REPRISE

MADAME DE LUCEVAL.

Toujours, toujours de la tristesse,
Toujours un cruel souvenir !
O toi, que j'appelle sans cesse,
Toi ! pourras-tu jamais venir ?

AGATHE, MARIE, JUSTINE.

Et nous, dissipons sa tristesse,
Chassons ce cruel souvenir,

L'être qu'elle appelle sans cesse
Près d'elle pourra-t-il venir ?

MADAME DE LUCEVAL, se levant, d'une voix émue.

Je me sens mieux maintenant... L'heure du bal approche... il faut nous préparer à recevoir les invités...

JUSTINE, ouvrant le carton, et donnant une couronne de fleurs à Agathe

Mam'zelle Agathe, j'espère que votre couronne est soignée.

MARIE, remettant la robe à Agathe.

Votre robe vous ira bien, je l'espère.

AGATHE, à part, regardant Marie.

Comme les apparences sont trompeuses !... J'ai peine à ne pas éclater ; mais voyons si elle rapportera la bourse ?

MADAME DE LUCEVAL, à Marie et à Justine.

Mes bonnes amies, songez que je vous attends

le plus tôt possible. (A part.) J'ai besoin d'air!...
(Elle sort avec Agathe.)

SCÈNE VII

MARIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Vais-je m'en donner à galoper ! Farceur de galop, tu me feras tourner la tête... En entrant dans le bal, quel effet nous allons produire ! un effet de tous les diables !... Toutes ces grandes dames se mordent les lèvres de dépit, car...

AIR de l'Artiste.

Autour de moi s'empressent
Du bal tous les jeunes gens ;
Pour me suivre, ils délaissent
Des dam' plein' d'agrémens ;
A ma suit' si j' les traîne,
C'est que dans les salons,
Des fleurs je suis la reine,
Et qu'eux sont papillons ;
Des fleurs je suis la reine,
Et qu'ils sont papillons.

A quoi penses-tu ? tu parais toute chose... Pour moi, d'un saut je cours à notre mansarde, demander à ma mère la permission d'assister au bal ; elle me l'accordera. Je choisis ma plus belle robe : ce ne sera pas long ; je n'en ai qu'une... Oh ! quelle idée fantastique ! c'est ça, une toilette toute nouvelle !... je te ménage la surprise. Pour perdre moins de temps, je sors par le petit escalier... Compte sur moi dans un tout petit quart d'heure.

MARIE.

Je ne te promets pas d'être prête aussitôt.

JUSTINE.

AIR de *Victorine*.

Allons, dépêche-toi,
Mon amie ;
Oh ! je t'en supplie,
Il ne faut pas, je crois,
Dans ce moment
Perdre un instant.

Oui, d'un plaisir bien doux
Je m'réjouis d'avance,

Et bien sûr qu'à la danse
On s'ennuierait sans nous.

MARIE.

Au lieu de bavarder,
Regagne ta demeure ;
Prends ton petit quart d'heure,
Et reviens pour m'aider.

JUSTINE.

Allons, dépêche-toi,
Mon amie ;
Oh ! je t'en supplie !
Il ne faut pas, je crois,
Dans ce moment
Perdre un instant.

REPRISE

JUSTINE.

Allons, dépêche-toi,
Mon amie ;
Oh ! je t'en supplie !
Il ne faut pas, je crois,
Dans ce moment
Perdre un instant.

MARIE.

Tu peux compter, je crois,
Sur Marie,
Et ta bonne amie
Pense, tout comme toi,
Que le moment
Est fort pressant.

(Justine sort par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII

MARIE, seule.

J'envie son caractère : un bal suffit pour la combler de joie ; je suis heureuse aussi, moi, de me trouver avec madame de Luceval. Mais quel souvenir l'a donc bouleversée, et quelle impression de bonheur cette bourse a produite sur elle ! D'où peut venir une agitation si extraordinaire ?... Ah ! Marie, respecte les secrets de ta bienfaitrice, et ne cherche pas à en pénétrer la cause. (Sortant la bourse de sa poche.) Je tiens cette bourse qu'elle couvrait de larmes et de baisers !

Comme le hasard m'a favorisée pour la soustraire ! (L'examinant.) La plus triste des couleurs... une garniture en ivoire... une simple broderie. (Elle laisse tomber à terre une pièce d'or ; la ramassant.) De l'or!... Je n'avais pas songé qu'elle pouvait contenir de l'or... Et je l'ai prise!... Rassurons-nous ; je n'ai rien à craindre... personne ne m'a vue, j'en suis certaine... j'aurai le temps de la rendre avant qu'on ne puisse soupçonner... Maintenant chacun est occupé du bal... D'ailleurs, quelques instants me suffiront pour exécuter mon projet... Que Justine l'ignore ; je craindrais une indiscretion de sa part... Otons l'OR... (Elle ouvre le secrétaire, retire le contenu de la bourse, le pose sur une tablette du secrétaire, qui doit rester ouvert. Neuf heures sonnent, la bourse lui échappe des mains.) Neuf heures ! neuf heures ! j'ai seize ans !

AIR : Le retour du Prisonnier.

Musique d'Emile Daudet.

L'heure a sonné!... je puis enfin connaître
Cet avenir qui s'ouvre devant moi...

Mais pourquoi donc, pourquoi dans tout mon être,
Avec l'espoir et le trouble et l'effroi?...
Dieu tout-puissant ! donne-moi le courage
De supporter la peine ou le bonheur ;
Car j'ai seize ans ! et je puis à cet âge,
Mourir de joie, ou mourir de douleur !

Libre à moi d'ouvrir la cassette... D'où vient que je n'ose avancer ? Je suis toute tremblante, et mon cœur se brise... C'est un devoir d'exécuter la dernière volonté d'une mère... armons-nous de courage... (Elle se dirige vers le secrétaire ; montrant la clef suspendue à son cou.) Voici la clef ! (Elle aveint le coffre, l'ouvre et en retire un papier.) Une lettre cachetée, à mon adresse ! l'écriture de ma mère !... Oh ciel ! que vois-je ? Une bourse presque semblable à celle qui est à mes pieds ! Oui, la même couleur, et des coulants blancs. Quel singulier rapport ! Au fond du coffre est un bracelet... un bracelet orné de pierreries... Ouvrons l'écrit de ma mère ; sans doute il m'apprendra... (Elle ramasse la bourse et la remet dans le secrétaire, à côté de l'or, puis décachète le papier, et lit d'une voix tremblante :) « Il y a treize ans... »

SCÈNE IX

MARIE, JUSTINE, couverte de fleurs de la tête aux pieds.

JUSTINE, entrant par la porte de gauche et parlant à la cantonade

Sois tranquille, ma bonne mère ; un domestique de madame de Luceval me reconduira, c'est convenu. (A Marie.) Me voici pimpante et attifée comme une bayadère ou une marchande fleuriste de la rue Saint-Denis en gros... Comment me trouves-tu ?

MARIE, souriant.

C'est une plaisanterie... tu portes sur toi un magasin de fleurs.

JUSTINE.

Pardi ! je veux en amener la mode... je suis

moi-même mon enseigne et mon prospectus. Quel est ce papier? Ah! il est neuf heures... je n'y pensais plus... le bal me rend folle, vois-tu... Apprends-moi vite ce fameux secret... Est-ce un trésor?

MARIE.

Je ne sais pas encore... je lisais la première ligne. (On entend la musique lointaine d'une contredanse sur le galop de l'Ambassadrice.)

JUSTINE, pendant la première partie du galop.

Le bal commence... je n'y tiens plus... je ne vois que danse et galop... je reviendrai te chercher. (Sur la deuxième partie du galop, elle chante.)

De la contredanse
J'entends la cadence ;
D'un bond je m'élançe
Au milieu du bal.

(Elle sort en galopant.)

SCÈNE X

MARIE, seule.

On ne viendra plus me troubler. (Lisant :) « Il y a treize ans, c'était alors le règne de la Terreur en France...; moi, pauvre ouvrière, j'étais dans une diligence... Je vois encore à côté de moi une jeune femme voilée, pressant une petite fille contre son cœur. — Entendez-vous sonner neuf heures? me disait-elle; cette heure marque la troisième année de ma fille... — Tout à coup des hommes armés entourent la voiture. .. — Je suis perdue! s'écrie la mère; ces soldats viennent pour m'arrêter... Prenez mon enfant; voici un bracelet, vous y verrez son nom. — Puis, me donnant une bourse pleine d'or... elle ne peut en dire davantage, et, pour la dernière fois, embrasse sa fille... car les barbares l'arrachent de la voiture. Moi, j'emmenai l'enfant, et l'élevai avec tout l'amour

d'une mère! Quelques années après, je vins à Paris, où je t'appris mon état, pour te mettre à l'abri du besoin... Mais je te fis donner une éducation digne de ta naissance. (Avec une émotion qui va en augmentant.) J'espérais qu'au moyen du bracelet sur lequel était gravé le nom de ta mère, je pourrais obtenir quelques renseignements; toutes mes démarches furent vaines... Ta famille avait émigré, et le lieu de sa retraite était inconnu. » — Oh ciel! l'enfant de cette femme infortunée, c'est moi!... moi! Devais-je m'attendre à une telle révélation! Geneviève n'était donc que ma mère adoptive? Cependant, que de marques d'amour elle me donna!... (Continuant.) « Si j'ai attendu ta seizième année pour te révéler le secret de ta naissance, c'est afin que ta raison fût assez formée pour ne pas te faire négliger le travail, en te créant des rêves de grandeur. Adieu, Marie, tu mérites d'être heureuse; conserve toujours la bourse et le bracelet... ils peuvent seuls te mettre sur les traces de ta famille. » — Je les garderai toute ma vie!... Quelle pensée me donne la fièvre!

(Allant au coffre.) Cette bourse, presque semblable à celle que madame de Luceval a regardée avec tant d'émotion... Si elle était ma mère!!! O bienfait de Dieu, qui souvent fait naître le hasard... Les battements de mon cœur quand je m'approchais d'elle, ce désir ardent de lui dire des paroles de tendresse, de lui prodiguer mille baisers! c'était la nature qui me criait : Voici ta mère!... Si je me trompais... si ce n'était qu'un rayon de bonheur!... Il me reste à prendre le bracelet. (Elle prend le bracelet dans le coffre.) Le voici, ce précieux bijou que porta ma mère! (Elle l'embrasse avec transport.) Lisons le nom qui est gravé, et mes doutes seront éclaircis... (Lisant.) « Marie, comtesse de Villiers!!! » Ah! vain espoir, ce n'est pas madame de Luceval!... Qu'il est cruel d'être trompé dans son vœu le plus cher... mieux vaudrait n'avoir jamais espéré! (Relisant.) « De Villiers... » Ce nom m'est inconnu... Je suis encore la pauvre Marie... la pauvre orpheline séparée d'une mère qui doit appeler sa fille dans toutes ses prières... Ma mère, qu'est-elle devenue? Si elle avait succombé sous la

hache du bourreau!... Horrible pensée! Ma mère! pourrais-je un jour te donner le plus tendre des noms? (Tombant à genoux.) Oh! mon Dieu! ayez pitié d'un enfant qui ne vous demande qu'une seule grâce : retrouver sa mère avant de mourir! (Elle se relève.)

SCÈNE XI

MARIE, JUSTINE.

JUSTINE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! j'en ris encore... que je me suis amusée!... ah! ah! ah! en ai-je vu de ces drôles de têtes... des caricatures à remuer à la pelle, quoi!... Un bal, c'est une fameuse comédie, va

AIR: *Ronde d'Abd-el-Kader.*

D'abord, c'est la min' quêteuse
Que montre chaque danseur,
Lorsqu'il cherche la danseuse
Qui lui fera l' plus d'honneur.

Quand il la trouve, il s'avance
Vers elle, plein de bonheur,
Et d'la première contredanse
Lui demande la faveur.

Ensuite on se met en place...
En attendant le signal,
D'un p'tit coup d'œil dans la glace
On voit si l'on n'est pas mal.

Mais on entend la musique,
Et tout l' monde de s'émouvoir ;
On se croise, et l'on s'applique
Force coups d' pieds sans l'vouloir.

Voyez donc cette comtesse
Sauter comme un écureuil ;
Depuis longtemps d' sa jeunesse
Pourtant ell' porte le deuil ,

Tandis que bien des d'moiselles
Dansent pour l'amour de Dieu,
Et croiraient indignes d'elles
De se trémousser un peu.

La contredanse finie,
On s'en revient à pas lents ;
Puis, avec cérémonie,
Entrent les rafraîchiss'ments.

Sur le plateau, pour un' dame
S'élançe chaq' cavalier ;
Oui, mais tout ce qu'il réclame,
S'engouffre dans son gosier.

Chut! maint'nant l'on fait silence,
Pour entendre un troubadour
Qui vous braille une romance
Dans l'goût d'celle du *Point du jour*.

Lorsque finit sa complainte,
On retourne avec ardeur
A la danse, où l'on s'éreinte,
Mais au moins de bien bon cœur.

Puis un moment il arrive
Où la foule s'éclaircit ;
Et chacun, sans bruit, s'esquive
Pour aller trouver son lit.

Alors se termin' la fête...
Mais, je le proclame ici,
Tous les jours je me souhaite
De me divertir ainsi !

Oui, la danse, on peut le dire,
Est un bonheur... et je crois
Que pour le bal on soupire
Quand on n'a pas d'jamb' de bois! (Ter.)

3.

A propos, et ton secret ? je l'avais encore oublié... Diable de bal !

MARIE.

Apprends que je ne dois pas la vie à Geneviève !...

JUSTINE.

Pas possible !... Tu n'étais pas la fille de ta mère ?

MARIE, lui montrant le bracelet.

Tu verras le nom de ma mère sur ce bracelet... Hélas ! je ne sais si elle existe encore !

JUSTINE.

Que vois-je ! t'es comtesse ! c'est pas un conte ? (Faisant la révérence.) Oh ! je te salue et t'honore, mam'zelle la comtesse... Tu n'en seras pas plus fière pour ça ?... Et toi qui craignais d'être déplacée au bal... tu vas y faire un fameux tralala. Habille-toi vite...

MARIE, remettant dans le coffre le bracelet et le papier, puis fermant le couvercle.

Moins que jamais je suis disposée à danser...

Cependant j'ai promis à madame de Luceval ;
je dois me rendre au bal. (Elle entre dans la chambre
à gauche.)

SCÈNE XII

JUSTINE seule.

En voilà une fameuse nouvelle, qui va bien étonner tout Paris... et la banlieue ! Et dire que je suis l'amie intime d'une noble !... Eh bien ! ça ne m'étonne pas que Marie soit comtesse ; elle avait un je ne sais qui, un je ne sais quoi qui m'en imposait. (Se redressant fièrement.) Quel train nous allons mener quand nous aurons retrouvé madame notre mère et madame notre famille... Quel genre huppé on vous aura !... Il me semble déjà nous voir étincelantes de parures... de crisocaux.

AIR de la Colonne.

Oui, nous aurons un palais pour demeure,
Pour nous servir des laquais chamarrés,
Et, dans ce temps, nous irons à toute heure
Porter nos fleurs en carrosses dorés,

C' n'est pas un' farce, en carrosses dorés;
 Puis nous ferons un brillant mariage...
 Tout ce bonheur pour nous doit s' concevoir;
 Car voilà bien ce que c'est que d'avoir
 L'heureux as de trèfle en partage! (*Ter.*)

C'est pour le coup que nous marcherons de
 pair avec la superbe mam'zelle Agathe... Tiens,
 la voici... Que veut-elle?

SCÈNE XIII

JUSTINE, AGATHE, en toilette de bal.

AGATHE.

Où est Marie?

JUSTINE, à part.

Répondons avec dignité. (*Haut.*) Ma chère
 mam'zelle, Marie est quelque part...

AGATHE.

Craignant de paraître, elle s'est peut-être ca-
 chée...

JUSTINE.

Cachée... pourquoi donc faire? elle s'habille...

AGATHE.

Elle vient au bal?... Il est trop tard maintenant.

JUSTINE.

Au contraire, puisque c'est le bon ton de venir quand c'est fini...

AGATHE.

Trêve de plaisanteries. Dans votre intérêt à toutes deux, cherchez une excuse; je la communiquerai à ma marraine.

JUSTINE.

Ma parole d'honneur, je ne vous comprends pas davantage que si vous parliez latin ou iroquois.

AGATHE.

Cependant il est à supposer que vous êtes la confidente, et même la complice de Marie.

JUSTINE.

Que dites-vous? on n'est complice que d'une mauvaise action...

AGATHE.

Enfin, je venais demander à votre compagne de certaines explications; mais conseillez-lui de ne pas se présenter ce soir devant madame de Luceval; demain, nous éclaircirons sa conduite. (Elle se dispose à sortir.)

JUSTINE, se mettant devant Agathe.

Un instant! jeter des paroles qui font naître des soupçons, c'est aussi injurieux que la réalité... Il ne s'agit pas d'attaquer notre honneur d'une manière détournée; car l'honneur est notre seule richesse à nous, pauvres ouvrières... (Agathe se dispose encore à sortir.) Non! vous ne sortirez pas avant de vous être expliquée.

AGATHE, revenant, aperçoit la bourse et l'or dans le secrétaire.

Eh bien! ma marraine vient de s'apercevoir

qu'elle n'avait plus la bourse de madame de Jussieu.

JUSTINE.

Quel rapport...

AGATHE.

Je cherchais toujours à me persuader que Marie la rapporterait... mais j'ai été forcée d'apprendre à madame de Luceval que sa protégée s'était emparée de la bourse.

JUSTINE.

Quoi! vous avez eu l'infamie de flétrir la plus vertueuse des jeunes filles! et sans preuves...

AGATHE.

Sans preuves! je l'ai vu moi-même ramasser la bourse et la soustraire à tous les yeux.

JUSTINE.

Mensonge! mille fois mensonge! vous vous êtes vengée lâchement de l'orpheline!

AGATHE.

Comment! Loin d'implorer notre pitié, loin

de vous repentir, vous m'injuriez. (Regardant le secrétaire resté ouvert.) Vous parlez des preuves! (Prenant Justine par la main, et l'amenant devant le secrétaire.) Reconnaissez-vous cette bourse? l'or en est déjà retiré... Ai-je calomnié Marie? Justifiez-la donc, si vous l'osez...

JUSTINE.

Il y a un affreux mystère; c'est impossible que Marie soit coupable... La bourse aura été mise dans le secrétaire à son insu...

AGATHE.

Quelle perversité! Malgré tant de preuves, vous niez encore; n'espérez plus de pardon; madame de Luceval vous livrera à la rigueur des lois, et vous serez traînées en prison! (Elle sort.)

SCÈNE XIV

JUSTINE, seule.

En prison! je reste anéantie! Pourquoi la bourse se trouve-t-elle ici? Que dois-je penser?

SCÈNE XV

JUSTINE, MARIE.

MARIE.

Que signifie ce bruit ? j'ai cru reconnaître la voix de mademoiselle Agathe.

JUSTINE.

En effet, elle sort d'ici...

MARIE.

Tes yeux sont remplis de larmes... toi, ordinairement si gaie...

JUSTINE.

Marie, tu as besoin de tout ton courage pour supporter une accusation...

MARIE, tremblante.

Une accusation !

JUSTINE.

Tu pâlis.

MARIE.

Je tremble de deviner... il s'agit d'une bourse, peut-être ?

JUSTINE.

Tu savais donc qu'elle était dans ce meuble ?

MARIE.

Oui, c'est moi qui l'y ai mise.

JUSTINE, reculant.

Ah ! Marie !

MARIE.

Tu t'éloignes avec effroi... tu me crois coupable, toi, mon amie.

JUSTINE, se rapprochant.

Pardonne un seul instant de doute ; tu n'avais pas l'intention de t'emparer de l'or, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oh ! je le jure !

JUSTINE.

Cours vite auprès de madame de Luceval...

Agathe t'a calomniée; maintenant elle lui raconte qu'elle vient de voir en ta possession la bourse, qui contenait de l'or.

M A R I E.

Madame de Luceval est déjà instruite?... Imprudente, qu'ai-je fait! ma bienfaitrice me soupçonner coupable d'un vol! Oh! je cours la trouver et me justifier à ses yeux, il n'y a pas un moment à perdre. (Elle sort.)

SCÈNE XVI

J U S T I N E, seule.

Elle a encore sa robe de tous les jours... sa tête seulement est arrangée, et encore il y manque des fleurs... je t'en mettrai un paquet de fleurs, va; mais ce sera drôle tout de même de la voir paraître en négligé au salon... Il n'y avait pas à balancer... D'ailleurs, elle n'aura qu'à demander madame de Luceval... quelques mots suffiront pour la justifier... Je savais bien

qu'elle n'était pas coupable ; par exemple, j'ignore pourquoi elle a gardé la bourse... Elle avait une idée cependant, une idée quelconque... car on n'agit pas sans motif... Ma foi, j'ai beau me mettre la tête à l'envers, je ne devine pas ; plus tard, quand elle sera calme, elle me dira tout... Lui demander son secret dans un tel moment, ce serait témoigner de la méfiance. Marie, déjà de retour ? Quelle agitation !

SCÈNE XVII

MARIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien, Marie ?

MARIE.

Je n'ai pas vu madame de Luceval.

JUSTINE.

Qui t'a empêchée ?...

MARIE.

Mademoiselle Agathe, qui se trouvait à la porte du salon : « Il n'est plus temps, m'a-t-elle dit, en me repoussant ; madame de Luceval ne vous croira plus ; elle ne peut vous écouter maintenant... sortez vite pour éviter le scandale. »

JUSTINE.

Il faut attendre jusqu'à demain.

MARIE.

Madame de Luceval m'accusera de mensonge ; les paroles d'Agathe me font trembler comme si j'étais coupable... Écrivons ! cette lettre dévoilera ma conduite... (Pendant qu'elle écrit.) A peine ai-je la force de tracer quelques lignes !

JUSTINE, très-vite.

Il faut à tout prix que madame de Luceval connaisse la vérité ! Chaque moment de retard est une preuve contre nous... Qui m'empêche de retourner au bal, moi ? Je pénètre jusqu'à

la baronne au risque d'un peu d'éclat... car ce n'est pas moi qu'elle intimidera... (*Fausse sortie.*)

MARIE, fermant la lettre, puis se levant.

Déshonorée! cette pensée me tue!

JUSTINE.

O mon Dieu! sa raison semble l'abandonner.

MARIE.

AIR: *De mon village on ne voit plus Paris.*

Je ne dois plus rester dans cet asile,
Puisque sur moi planent d'affreux soupçons ;
C'en est donc fait, il faut que je m'exile...
Adieu, bonheur, douces illusions!

De moi le désespoir s'empare ;
Le cœur brisé, j'abandonne ces lieux.

Je sens que ma tête s'égaré...

Ma bienfaitrice, oh! reçois mes adieux!

(*Elle sort.*)

JUSTINE.

Marie!... elle ne m'entend pas... (*Elle va pour courir après elle. Entre madame de Luceval.*)

SCÈNE XVIII

MADAME DE LUCEVAL, JUSTINE.

JUSTINE, à part.

Madame de Luceval!

MADAME DE LUCEVAL, à elle-même.

Marie se serait dégradée à ce point ! elle qui montrait de si nobles sentiments ! Je veux me convaincre par moi-même. (S'approchant de secrétaire.) Ah!... je demeure confondue... Agathe avait raison... voici la bourse, puis l'or... Je ne croirai plus à rien, dorénavant !

JUSTINE.

Marie est innocente...

MADAME DE LUCEVAL.

Comment se refuser à l'évidence ! tant d'hypocrisie n'est pas dans la nature... elle aura reçu de mauvais principes.

JUSTINE.

Geneviève, sa mère adoptive, était une honnête femme...

MADAME DE LUCEVAL.

Sa mère adoptive?

JUSTINE.

Marie est d'une grande famille. (Allant ouvrir le coffre.) Ce bracelet appartient à sa mère... Elle est fille d'une comtesse.

MADAME DE LUCEVAL, prenant vivement le bracelet.

Fille d'une comtesse... grand Dieu ! Marie de Villiers... Oui, je le reconnais ; c'est bien le bracelet que j'ai ôté en me séparant de ma fille.

JUSTINE.

Quel rapprochement !... Il y a dans ce coffre un papier qui vous expliquera...

MADAME DE LUCEVAL, prenant le papier dans le coffre et apercevant la bourse qu'elle retire de la boîte.

Une autre bourse !... ah ! celle-ci est la même que je donnai à une femme inconnue. (Dépliant le papier et le parcourant.) Une voiture, des soldats... Plus de doute, ma fille existe encore ; c'est Marie, Marie !... elle est ma fille... et j'aurais pu l'ignorer toute ma vie ! Où est ma fille... où est mon enfant !

JUSTINE, désignant la porte de gauche.

Elle est là bien près de vous... je vais l'appeler.

MADAME DE LUCEVAL, atterrée par une pensée subite.

Arrêtez ! quel souvenir affreux vient me glacer ! Malheureuse mère, chaque jour tu implorais Dieu pour revoir ta fille... tu la retrouves enfin, mais sous le poids d'une accusation, forcée à rougir devant toi... Oh ! jamais je n'aurais dû la retrouver !...

JUSTINE, apercevant la lettre.

Mais sur cette table est une lettre de Marie à votre adresse.

MADAME DE LUCEVAL, la prenant.

Voyons...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE.

Marraine, on s'inquiète de votre absence...

MADAME DE LUCEVAL.

C'est bien... Laissez-moi. (Elle lit à haute voix.)

« Ma bienfaitrice,

» J'avais remarqué votre émotion de bonheur
» à la vue de cette bourse; heureuse alors de
» vous donner une preuve de ma reconnais-
» sance, je l'ai ramassée pour l'examiner quel-
» ques instants, afin de vous en broder une

» semblable. » Il serait possible!... Oui, il y a bien, afin de vous en donner une semblable... Je verse des larmes de joie... Continuons.

« La lecture d'une grande révélation m'a
 » seule empêchée d'aller au commencement
 » du bal vous rapporter la bourse... Mais ajoutez-vous foi à mes paroles? Des preuves accablantes existent contre moi... Je ne dois reparaître dans cet hôtel qu'après avoir recouvré votre estime. »

Quoi! c'est pour moi, pour me prouver sa tendresse qu'elle a été outragée!... Je l'accusais!... Qui pourrait douter de son innocence? O mon Dieu! merci, merci! mon enfant n'est pas coupable... Je puis l'avouer hautement pour ma fille... Je veux voir Marie! je brûle de l'appeler ma fille!

AGATHE.

Sa fille!...

JUSTINE, ouvrant la porte de gauche.

Je cours la chercher. (Elle entre dans la chambre; ou l'entend appeler.) Marie! Marie! (Reentrant.) Pas de

réponse! elle n'y est plus... La porte donnant sur le petit escalier est ouverte.

MADAME DE LUCEVAL et AGATHE.

Elle est partie!!!

JUSTINE.

Je me rappelle son trouble en me quittant...

MADAME DE LUCEVAL.

Qu'est-elle devenue?...

JUSTINE.

Dans son désespoir, elle se sera réfugiée auprès de ma mère... Je cours sur ses traces... je vous la ramènerai! (Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XX

MADAME DE LUCEVAL, AGATHE.

MADAME DE LUCEVAL.

Ma fille! ma pauvre enfant! J'en deviendrai folle...

AGATHE.

Vous allez la revoir...

MADAME DE LUCEVAL.

Ah ! ne m'approchez pas, vous qui, par votre infâme jalousie, avez fait naître un soupçon injurieux sur Marie!... Telle est la récompense de mes bienfaits!...

AGATHE.

Toutes les apparences étaient contre elle.

MADAME DE LUCEVAL.

Quand il s'agit de porter la honte et le dés-honneur sur une pauvre créature... ah ! il faut hésiter mille fois, ne pas croire le témoignage de ses yeux... Avant d'accuser Marie, votre devoir était de lui parler... à elle-même, entendez-vous?... Oui, vous deviez éclaircir ce mystère... Mais non, n'écoutez que votre haine... vous avez flétri l'ouvrière... Oh ! c'est un crime...

AGATHE, suppliante.

Marraine...

MADAME DE LUCEVAL.

Éloignez-vous, encore une fois; votre présence m'est odieuse!...

A GATHE, sanglotant.

C'est la jalousie qui m'a endurci le cœur; c'est elle qui m'a caché les vertus de la pauvre ouvrière!... Oh! je verse des larmes de repentir... Je veux réparer ma conduite si coupable envers Marie, envers vous! et le ciel, au lieu d'un enfant, vous en donnera deux... (Se jetant aux genoux de madame de Luceval.)

AIR : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs.*

Écoutez-moi, ne me repoussez pas,
 Prenez pitié de ma douleur poignante!
 D'un fol orgueil, je vois trop bien, hélas!
 Où m'entraînait la fièvre dévorante;
 J'abjure ici le passé sans retour...
 Et maintenant dois-je être sans famille?
 Vous, dont le cœur si bon, si plein d'amour,
 Comme un enfant m'aima jusqu'à ce jour,
 Laissez-moi rester votre fille!
 Que je sois toujours votre fille!

MADAME DE LUCEVAL,

Je crois à la sincérité de tes regrets, et je te rends ma tendresse... Mais Marie ne paraît pas..

AGATHE, se relevant.

J'aperçois Justine.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, JUSTINE, puis MARIE et DEUX DOMESTIQUES.

JUSTINE, entrant la première.

La voilà ! la voilà!... nous l'avons trouvée étendue sans connaissance, à quelques pas de l'hôtel.

MADAME DE LUCEVAL, poussant un cri de joie.

Ma fille!... (Les deux domestiques entrent, portant Marie évanouie. Ils la posent sur une chaise, on fait cercle autour

d'elle. Madame de Luceval est à sa droite, Agathe à sa gauche, Justine derrière la chaise.)

MADAME DE LUCEVAL à Marie.

Mon enfant, reviens à toi... (Lui prenant la main.)
Sa main frémit dans la mienne ! son cœur palpite!... Oh ! bonheur ! elle rouvre les yeux!...

MARIE, comme agitée par un songe.

Mon Dieu ! je suis innocente, vous le savez!...
(Revenant à elle et regardant avec étonnement autour d'elle.)
Madame de Luceval auprès de moi?...

MADAME DE LUCEVAL, la pressant contre son cœur.

C'est ta mère qui te presse contre son cœur...
ta mère qui a reconnu ton innocence... Tu es
un ange !

MARIE.

Vous, ma mère!... Ah ! ne m'abusez pas...
Sur ce bracelet, j'ai lu un autre nom que le
vôtre.

MADAME DE LUCEVAL.

C'est le nom de ton aïeule, de qui je l'avais reçu ; comme toi, elle s'appelait Marie !...

MARIE, se relevant et embrassant sa mère.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je vous remercie de mon bonheur ! (A Justine en lui prenant la main.) Ma bonne Justine, nous ne nous quitterons jamais. (A madame de Luceval.) N'est-ce pas, ma bonne mère ?

MADAME DE LUCEVAL.

Certainement.

JUSTINE, avec dignité.

A la vie, à la mort ! (A part.) Je savais bien que nous retrouverions notre famille.

AGATHE, à Marie.

Que de reproches je m'adresse.

AIR des *Frères de Lait*.

Marie, ô toi que j'ai si méconnue,
Vois à mes pleurs ma peine et mes remords !

Mais, en ce jour, entends ma voix émue,
Te demander pardon pour tous mes torts;
Oh ! oui, je veux effacer tous mes torts.

MARIE.

Oublions tout ! et puisqu'un sort prospère
Vient pour toujours éloigner nos douleurs,
Ne pensons plus qu'à chérir une mère,
Qu'à nous chérir aussi comme deux sœurs !

TOUTES DEUX ENSEMBLE

Ne pensons plus qu'à chérir une mère,
Qu'à nous chérir aussi comme deux sœurs ! (*Bis.*)

(Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.)

JUSTINE.

Ma foi, mademoiselle Agathe, je suis sans
rancune. Je vous donne mon amitié et ma
main.

AGATHE, prenant sa main.

Je les accepte avec plaisir.

JUSTINE, à part.

Puisque tout le monde s'embrasse et que ça

finit pour le mieux, je ne serais pas fâchée de reprendre un petit air de galop.

MADAME DE LUCEVAL, regardant Marie.

Maintenant, je vais présenter à la société ma fille, Marie de Luceval... Viens, tu seras le plus bel ornement du bal

MARIE.

Ma toilette n'est pas achevée.

MADAME DE LUCEVAL.

Le costume de l'ouvrière donnera encore plus d'éclat à la fille de la baronne.

AGATHE.

Pour toi ma couronne! (Elle la lui pose sur la tête.)

AIR : Chœur final d'*Ariel*.

Musique de Frédéric Julien.

MADAME DE LUCEVAL.

Pour moi plus de souffrance,
Ni triste souvenir ;

Retournons à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

REPRISE EN CHOEUR

Ici plus de souffrance,
Ni triste souvenir ;
Retournons à la danse,
Ne pensons qu'au plaisir.

FIN

8 JA 66

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD ELOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.